

# apprendre à lire un documentaire ?

*Extraits d'un article de A.K. Pugh,  
professeur à l'Université Ouverte de Leeds, Angleterre*

A.K. Pugh était venu à Clamart en avril 1976 et cela avait été l'occasion d'une rencontre avec des spécialistes français des problèmes de la lecture. Il nous avait exposé ses propres recherches sur les différentes stratégies de lecture et la capacité de trouver celle qui convient selon les cas - il est très différent de lire, pour le plaisir, un texte fait pour être lu d'un bout à l'autre, ou de chercher un renseignement précis dans un livre où il s'agit alors de situer rapidement la page, le paragraphe, voire la phrase utile. Il estimait que la recherche documentaire proprement dite, c'est-à-dire non seulement le repérage des informations, donc l'aptitude à manipuler index et tables des matières et à parcourir une page pour y trouver le paragraphe ou la phrase intéressants, mais la capacité d'analyser les renseignements ainsi obtenus au moyen de diverses sources, pour en faire une synthèse personnelle, ne peut guère être accessible avant dix ans. Ceci correspond bien à l'observation que l'on peut faire en bibliothèque des élèves d'école primaire qui cherchent, pour un exposé, le paragraphe ou la phrase à recopier, sans se préoccuper de savoir si la question est traitée dans le livre sous le même angle, du même point de vue que celui qui leur est demandé dans leur exposé. On voit ainsi des enfants recopier cinq noms de batailles de Napoléon (que Waterloo soit une défaite ou une victoire peu importe) uniquement soucieux de repérer le passage à recopier avec le minimum d'effort de compréhension.

J. Foucambert semble suggérer au contraire que les documentaires seraient mieux appropriés que la fiction pour les débuts de l'apprentissage de la lecture. Mais ce n'est pas forcément en opposition avec ce que dit A.K. Pugh. Il y a plusieurs sortes de documentaires : certains sont faits pour être consultés, d'autres pour être lus d'un bout à l'autre ; certains sont allusifs et ne servent qu'à remettre en mémoire des notions déjà acquises ou à évoquer celles qu'il faudrait acquérir, ainsi pour International Library chez Flammarion ou les encyclopédies en général ; d'autres fournissent eux-mêmes les bases nécessaires pour comprendre, utiliser et assimiler l'information qu'ils donnent, ainsi les albums de G. Ingves (coll. Voir et Savoir, chez Dupuis), mais aussi le Larousse des animaux familiers insolites et la plupart des guides d'identification.

Il faudrait observer très précisément les enfants dans leurs recherches personnelles ou scolaires pour en tirer des conclusions. Les bibliothèques devraient être un bon terrain d'observation et cet aspect de la lecture des enfants pourrait être l'occasion d'échanges entre enseignants et bibliothécaires ; l'échange pourrait être élargi aux auteurs et aux éditeurs quand la recherche serait plus approfondie.

La multiplicité, la diversité même des documentaires et de leurs sujets et des intérêts des enfants, sans parler de la variation de facteurs comme le niveau de difficulté et le type de présentation, adaptés à différents sujets, rendent difficile de parler de façon générale de la manière dont il faudrait lire les documentaires et dont il faudrait enseigner aux enfants à les utiliser.

A.K. Pugh cite ici une enquête menée en 1971 par l'Université de Sheffield sur huit mille enfants entre dix et quatorze ans. La distinction était faite non entre ouvrages de fiction et documentaires, mais entre ouvrages narratifs ou non. 14 % des enfants seulement mentionnent des ouvrages non narratifs (23 % pour les garçons, environ trois fois moins pour les filles ; davantage d'enfants de travailleurs manuels que de travailleurs non manuels). Une autre enquête, menée dans une bibliothèque publique du Pays de Galles, va dans le même sens.

La plupart des recherches concernant l'initiation des élèves à l'usage des documentaires, pour apprendre et pour repérer l'information, sont nées de préoccupations concernant les étudiants de niveau universitaire. Nous évoquerons donc brièvement quelques aspects du travail relatif à l'utilisation par les adultes des ouvrages documentaires, avant de revenir aux capacités des enfants dans ce domaine et à la manière de les développer.

A.K. Pugh insiste ici sur le fait qu'il y a une faible proportion d'étudiants qui fréquentent la bibliothèque à l'Université de Sheffield, que cela est sans doute lié au fait qu'ils ne savent pas comment utiliser les livres et ont besoin de l'apprendre ; d'ailleurs des cours proposés à cet effet, de 1965 à 1974, ont été suivis par 10 % de

tous les étudiants dont l'anglais était la langue maternelle, alors que l'assistance à ces cours était facultative, que les horaires n'étaient pas commodes, et que le recrutement des universités est déjà très sélectif.

On peut faire un certain nombre de critiques à l'encontre des cours de lecture rapide dont je parle par ailleurs. Tout d'abord, ils ne conviennent pas très bien aux étudiants d'université, parce qu'ils mettent l'accent sur un aspect étroit de la lecture, qui est la capacité de lire vite un texte court et de répondre aux questions qui le suivent. En sorte qu'ils prêtent peu d'attention aux méthodes utilisées par bien des adultes et dont les étudiants ont certainement besoin. Dans ces cours, en particulier, on ne souligne pas l'importance pour chacun de décider de son propre style de lecture à la lumière du but poursuivi. Autre objection, sur un plan plus pratique : dans bien des cours les questions sont énoncées si médiocrement qu'il n'est pas difficile d'obtenir un résultat acceptable pour l'épreuve de compréhension du texte sans le lire réellement. En outre, on y adopte et perpétue certaines hypothèses qui sont ou erronées ou, au mieux, inutiles. On tend ainsi à insister sur l'abandon de l'oralisation intérieure et sur la valeur des exercices d'entraînement visuel. Toutefois, cette parole intérieure ne peut être délibérément évitée (puisque l'on n'en est pas conscient) et les exercices d'entraînement visuel sont suspects car il est maintenant généralement admis que les mouvements des yeux reflètent une interaction entre le cerveau et le texte et ne peuvent donc être entraînés séparément.

À l'Université de Leeds, les travaux ont conduit à distinguer cinq méthodes de lecture adaptées à différents buts : 1. balayage du texte visant à situer un seul mot ou symbole (par exemple, une date ou un nom); 2. lecture de recherche visant à trouver des renseignements sur un thème choisi (par exemple, à propos du transport des marchandises dans un livre d'histoire économique); 3. parcourir dans des intentions diverses, y compris pour savoir si le texte est à lire et dans quel détail, ou revoir un texte pour contrôler la connaissance qu'on en a; 4. lecture réceptive pour étudier un texte et apprendre les informations qu'il contient (peut-être la forme la plus courante de lecture en classe); 5. lecture active en vue de réfléchir sur le texte et le relier à un autre savoir, ou bien pour en faire une lecture attentive.

Nous ne pouvons nous étendre ici sur les styles de lecture, mais il est clair que notre but était d'amener les étudiants à envisager la meilleure façon de préparer un travail (plutôt que de se mettre à lire sans méthode), pour ensuite choisir la plus appropriée. Les exercices étaient combinés pour donner des exemples et une pratique de ces styles, mais il faut avouer qu'il s'est révélé impossible d'imaginer des épreuves auxquelles on puisse absolument se fier.

D'autre part, le cours a délibérément laissé de côté l'utilisation de la bibliothèque, et s'est borné au livre. Néanmoins, il y a tout lieu de penser que les étudiants ont besoin d'aide pour se servir des bibliothèques, bibliographies, etc. Toutefois, on peut se demander si l'initiation à la bibliothèque incombe à celui qui s'efforce d'enseigner la



D'année en année il grandissait.

En été,  
c'est l'hiver qu'il attendait  
et les jeux dans la maison.

En hiver,  
c'est l'été qu'il espérait,  
et le soleil, et l'eau  
dans laquelle il patagerait...

VOICI l'histoire de la petite fille Apoutsiak et sa merveilleuse famille vécue en hiver. Elle est comédienne de pierre et de mots d'acier.

Débou, il lui avait en fait, et la mère en comédienne de glace et la terre de neige.

Apoutsiak, c'est le petit garçon qui va voir de dos et qui fouille dans un sac. Avec un gobelet, il cherche à en goûter de l'eau à l'été. Pour avoir de l'eau, les Esquimaux font fondre de la neige à la chaleur de leur souffle. C'est une façon de faire, il y a bien sûr que chacun se sert comme lui.

Les phénix de la terre sont accablés des richesses d'un paradis sous terre de glace : des bœufs et des chiens, des animaux de viande, des vêtements. Les chiens sont des animaux de viande dans lesquels se cache le sang. Les Esquimaux savent ça.

Par terre, sur les dalles qui forment le sol de la maison, par Apoutsiak, il y a une petite esquisse sans legs ni jambes.

Dans les pots et les bœufs, sur les tables en par terre, il y a de la viande crue, de la viande crue, de la viande de gibier, et sous cette couverture sont les chiens, que la maison d'Apoutsiak chesse à coups de pied.



Car, comme tous les enfants du monde, c'est ce qu'il n'avait pas qu'il désirait.

Apoutsiak le petit flocon de neige, de P.-E. Victor, Albums du Père Castor, 1948, coll. *Enfants de la terre*. Une disposition qu'on retrouve souvent dans les albums du Père Castor : la double page est un ensemble cohérent et organisé. Un thème : la vie des Esquimaux dans leur maison ; un centre d'intérêt qui attire d'abord le regard : la grande image de droite, dont chaque détail est intéressant et explicite. Plusieurs niveaux de lecture : la scène dans la maison et le portrait d'Apoutsiak, le texte en gros caractères qui reprend point par point les observations qu'on peut faire sur les activités des personnages et les objets représentés.

maîtrise de la lecture; beaucoup répondraient que cela relève du directeur d'études de chaque discipline.

... A l'occasion d'un travail fait avec des élèves de classe terminale, des essais furent tentés pour graduer la difficulté des matières, en prenant en compte le temps passé, l'exactitude des réponses, et pour mettre en corrélation le repérage de l'information avec d'autres variables, comprenant intelligence du texte, rythme de lecture et compréhension dans les épreuves de lecture rapide, et la compréhension du texte lors des exercices qui consistent à compléter des phrases. Les coefficients de corrélation étaient étonnamment bas; ceci signifie peut-être que la capacité de repérer l'information exige une habileté et une aptitude qui comptent peu pour les résultats des autres épreuves de lecture et de comportement. Tout ceci devait suggérer que la capacité à se servir d'un livre peut s'enseigner et ne l'avait pas été de façon adéquate, tout au moins en ce qui concerne ce groupe d'élèves.

*Des expériences faites avec des enfants de cours moyen, pour voir jusqu'à quel point l'enseignement pouvait influencer sur leur capacité à lire les documentaires, ont été décevantes pour les professeurs.*

Il se peut que ce genre de travail exige une faculté d'évaluation des problèmes qui n'est pas bien développée à cet âge. Toutefois, nous pensons qu'enseigner l'usage d'un livre doit se faire dans un contexte concret plutôt qu'à titre d'exercice. Au cours de toutes ces études nous avons été frappés par le nombre d'élèves qui pouvaient expliquer comment utiliser un livre pour trouver une documentation, mais qui ne savaient pas appliquer ces principes lorsqu'ils en avaient besoin.

*Une analyse du même groupe à quatre années d'intervalle a été également décevante: il y avait eu progrès, mais moins qu'on aurait pu le penser.*

Les chercheurs rappellent toujours combien il est difficile d'enseigner certaines choses bien que tous semblent pouvoir les apprendre et que les professeurs sont obligés de les enseigner ou estiment important de le faire. Ayant eu à m'occuper en même temps d'enseignement et de recherche, il me paraît que l'enseignement sera meilleur s'il est fondé sur une bonne compréhension théorique, alors qu'il sera bien pire s'il part d'hypothèses pseudo-scientifiques comme on en soutient par exemple dans les cours de lecture rapide.

Pleins feux sur les fourmis, *Deux Coqs d'or*, 1975.

### Les jardinières

Dans le monde des fourmis, les jardinières ont toujours de quoi manger puisqu'elles cultivent leurs aliments.

Les voyageurs qui traversent l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud sont souvent étonnés par ces milliers de fourmis qui courent au bord des routes et portent, au-dessus de leur tête, une sorte de petite ombrelle verte. Il s'agit de morceaux de feuilles et ces fourmis sont connues sous le nom de coupeuses de feuilles ou de fourmis parasol.

Les ouvrières découpent des rondelles dans les feuilles des arbres et il arrive qu'elles les démontent complètement. Ces fragments flottent comme de petits drapeaux quand elles les rapportent au nid.

Dans les jardins souterrains de la cité, des ouvrières coupent et mélangent les morceaux de feuilles, les mélangent à leur salive et les entassent pour former des mottes à champignons, soigneusement pressées avec les pattes antérieures. Les excréments des fourmis servent de fumure. De petits boutons apparaissent sur les filaments de mycélium et ces « têtes » servent de nourriture aux larves.

Les fourmis parasol vivent en colonies très importantes et dans un seul nid, il y a parfois jusqu'à une centaine de jardins.



Fourmis coupeuses de feuilles. Ces ouvrières transportent des graminées. Dans le nid, elles mélangent les morceaux de feuilles avec leurs mandibules. Les épiphytes sont repiqués au-dessus et les graminées sont entassées dans des graminées.

Dans d'autres colonies, des ouvrières mélangent les graminées pour en faire une sorte de « pain ». Ces aliments liquides, sans contact avec l'air, sont consommés en période de disette.

20

*La mise en page animée éveille l'intérêt du lecteur sans le disperser.*

## des textes pour les lecteurs débutants

*Compte rendu d'un exposé de Jean Hébrard au cours d'une journée d'étude sur les problèmes de langage en rapport avec l'apprentissage de la lecture.*

Cette journée a été organisée par les Amis de la Joie par les livres à la suite d'une discussion avec Jean Hébrard, professeur d'Ecole Normale, des normaliens et des institutrices de maternelle de Clamart qui utilisent la bibliothèque, sur les problèmes de langage dans les livres pour enfants, particulièrement les albums.

Jean Hébrard a ouvert le débat en faisant un exposé sur l'état de sa réflexion à ce sujet. Il a commencé par distinguer deux rôles du livre: à raconter ou à lire, pour apprendre à parler (ceux qu'on raconte) ou pour apprendre à lire. Le centre de sa thèse est que l'on ne peut viser tout à la fois, et que l'enfant ne peut faire simultanément un effort d'acquisition de langage, d'enrichissement de vocabulaire ou de syntaxe, et un effort de maîtrise des techniques de la lecture.

Le problème du livre à lire est qu'il est centré sur le discours rapporté.